



Elle posa un mouchoir de soie à côté du visage du Rossai. (page 481)

Monsieur Limiet fut entouré de tous les soins que son état nécessitait et nous avons été assez heureux pour le ramener à lui. Il a longtemps pleuré comme un enfant, puis a demandé qu'on le laisse reposer.

J'ai fait droit à sa demande, et comme je voulais rentrer dans sa cabine pour lui demander si je pouvais lui être utile, j'ai trouvé la porte fermée.

Après avoir longtemps frappé en vain, j'ai enfin appris ce qui suit :

— De grâce, laissez-moi en paix, et avertissez-moi quand nous serons à Bangkok et que Mr. Steadily se trouvera à bord.

« Voulez-vous que je le prévienne ? »

— Un moment.

Et, se tournant vers Taupin :

— Qu'en penses-tu ? Que dois-je faire ! Je te le demande, parce qu'il s'agit de ton trésor.

Taupin avait les larmes aux yeux.

— Ne rien lui dire, répondit-il. Du récit du capitaine il résulte pleinement que Mr. Limiet est un parfait honnête homme. Le trésor n'a pu que l'éblouir un moment... Et il a tout fait pour Jeannot. Laissez-moi aller le trouver !

— Bien... Entretiens, je vais tirer les oreilles du capitaine parce qu'il a pris la mer sans mon consentement. Cela ne doit plus se représenter, et cela ne se représentera plus jamais, je l'assure.

Et, au commandant :

— Prévenez Monsieur Limiet.

Le capitaine s'approcha de la porte de la cabine et cria à haute voix :

— Monsieur Limiet ! Monsieur Limiet !

— Eh bien ! fit une voix faible.

— Monsieur Steadily est à bord.

— Bien.

Le verrou fut poussé et la porte s'ouvrit.

L'Anglais fit signe au capitaine et s'éloigna avec lui.

Taupin baissa les yeux lorsque le domestique parut et se mit à trembler de tous ses membres.

— Comment vas-tu, mon ami ? demanda Taupin

Et il lui tendit la main.

Limiet ne bougea pas.

— Tu ne sais donc pas... fit-il d'une voix lente.

Taupin l'interrompit.

— Le capitaine a tout raconté. Je comprends, qu'un moment... allons, serre-moi la main, et n'en parlons plus...

— Et Mister Steadily...

— Fera de même.

— Et les amis, le Rossai, Jeannot...

— Ils ne sauront ce qui s'est passé.

Il saisit la main de Limiet.

— Dis-toi que cela a été un mauvais rêve, et puis c'est fini.

— Cela n'a été que cela, je puis te l'assurer. Je ne puis te dire ce que j'ai souffert.

Il serra la main de Taupin à la briser.

— Cela a été une leçon, qui portera ses fruits, lui dit-il. Tous les biens du monde ne me feront plus dévier de la ligne droite.

— Ne dis pas cela !

— Je puis t'assurer que ça a été la première fois, et que ce sera la dernière. J'ai trop souffert !

— J'ai dit la même chose quand Potard m'a volé mon diamant, et je l'ai répété lorsque le trésor m'a été rendu. Et que s'est-il passé? Quelques semaines, après j'ai eu pleine confiance en toi et je t'ai montré la cachette...

— Une confiance mal placée....

— Allons, mon cher, où il s'agit de millions, il ne faut avoir confiance en personne! Et allons trouver Mister Steadily....

— Je n'ose pas.

— Je le répète... il fera mine de ne rien savoir, et jamais l'un de nous n'en sonnera mot.

Il prit le bras de Limiet sous le sien.

— Allons, tu sais que Mr. Steadily perd patience lorsqu'on le fait trop attendre.

Il le mena auprès de l'Anglais.

— Monsieur Limiet, fit-il, s'ennuyait à mort, tout seul, dans le palais du ministre. Aussi avait-il projeté une petite promenade en mer.

Steadily regarda Taupin et Limiet, dont le visage avait prit une teinte de rubis, et se demande s'il devait se mettre à rire ou être très sérieux.

Il choisit le dernier moyen et demanda :

— Et la promenade a-t-elle été agréable?

Limiet ne sut que répondre.

Taupin répondit pour lui :

— Elle a été fort agréable, et fort utile aussi, car la foulure la tête a été complètement guérie par l'eau de mer.

CHAPITRE 37

Où le Rossai s'égare.

Le jour même, Steadily et ses camarades prirent congé du ministre.

Ils furent reçus en audience particulière par le roi de Siam, qui demanda encore à Jeannot de rester à la cour, mais le jeune homme ne put que refuser, pour les raisons qu'il avait déjà fait connaître au monarque.

Il n'y avait rien à répliquer à cela.

Le roi lui offrit un bouddha en or massif, et lui demanda d'accompagner Steadily, lorsque celui-ci viendrait visiter le Siam avec sa jeune épouse.

Jeannot le promit.

Une demi-heure après, le *Victoria* avait levé l'ancre et faisait toute vapeur dans la direction de Bombay.

Cette ville, après la capitale Calcutta, est la plus importante des grandes Indes.

Elle se trouve sur l'île Salsette, appelée actuellement île Bombay, sur la côte occidentale de l'Hindoustan.

La ville, dotée d'un port superbe, est située de façon pittoresque contre un fond de montagnes.

Une jetée, sur laquelle court une voie ferrée, relie l'île au continent.

Comme port de guerre, il est le principal de l'Hindoustan. Elle comprend notamment un fort, construit en 1769 par les Anglais dans la partie sud de la ville.

Mister Steadily était descendu, avec ses amis, à l'hôtel Wellington, où devaient lui parvenir ses lettres d'Angleterre.

Dès que le courrier d'Angleterre serait arrivé, nos amis devaient reprendre la mer.

Cela n'était nullement du goût du Rossai.

Comme nous le savons, il aimait par dessus tout les aventures ou, pour mieux dire, lorsqu'il était à terre, il lui était difficile de rester dans un hôtel, et il lui fallait traverser les rues et les places publiques, pour regarder les maisons et les édifices. Il devait constamment être en mouvement.

C'est ce dernier point qui était le plus important. Pour le Rossai, rester immobile équivalait à s'ennuyer.

Il n'aimait pas lire, et ne s'était pas intéressé par les lectures de Jeannot.

Jouer n'était pas son fait : l'ennui le reprenait tout aussitôt. Et quant à rester assis ou couché, passer ses heures en oisiveté, il ne le pouvait, d'autant moins que le trait principal de ce caractère était la nécessité d'avoir du mouvement et de l'occupation.

De la sorte, tandis que Mister Steadily était occupé à écrire une longue lettre pour miss Victoria Donsdeele, et que Jeannot lisait passionnément un livre de voyage, et que Taupin avait entamé avec Limiet une partie de cartes interminables, le Rossai

serrait dans l'hôtel, allait se poster devant l'une fenêtré après l'autre, entraît par une porte, pour sortir par l'autre, si bien qu'il déboucha finalement à la porte d'entrée... il s'y arrêta quelques moments, hésitant, puis il proféra :

— Zut alors !

Et il sortit délibéremment.

Il errait à travers la ville. Il visita la cathédrale et un temple hindou, considéra avec attention les statues d'une couple de rois et de l'impératrice Victoria, admira les palais de plusieurs négociants anglais et persans, construits sur une place plantée de tamarix, où se dressent également les statues de Wellington et de lord Cornwallis, et, après avoir demaüdé le chemin une couple de fois, il déboucha à la place Victoria. Comme le disait continuellement Tararara, c'était écrit ! Le Rossai devait, à tout bout de rues, se jeter dans des aventures.

Tandis qu'il admirait les grandes constructions, un homme vêtu à l'Européenne, s'approcha de lui et lui dit, après l'avoir considéré attentivement :

— Je vous ai vu encore, vous !

— Il se peut, répondit le Rossai.

— Mais où était-ce ?

— Vous le sauriez mieux que moi, puisque vous me reconnaissez !

— Mais où cela peut-il donc être ?

— Vous n'avez jamais été à Liège ?

— Non.

— En France ?

— Non plus !

— En Algérie ? A Ténériffe ? A Boma ou autre part au Congo ? Au Transvaal ? Au Cap ? Au pôle Sud ? A Adelaide ? à Melbourne ? A Bangkok ?

— Mais vous avez fait un voyage autour du monde !

— Je crois en tout cas que nous en avons vu une belle partie.

— Moi aussi, car j'ai parcouru les deux Amériques et l'Asie. Pourtant, je croyais pertinemment vous avoir rencontré.

— Vous avez dû vous tromper.

— Sans doute !... Voulons-nous prendre un verre de whiskey, puisque nous avons fini par faire connaissance ?

— Fait connaissance ? grommela le Rossai, Je ne sais même pas qui vous êtes.

— Vous avez raison. Je ne présenterai donc moi même William Percy Donaldon Campbell.

— Vous avez des foules de noms !

— Oui, je suis d'origine noble. Un de mes ancêtres a découvert le Canada.

— Ah ! En ce cas, je comprends ! Je m'appelle Louis le Rossai, et je sors d'une lignée de joueurs d'accordéon. L'un de mes ancêtres est mort de faim sous un pont, à Paris...

— Vous m'avez l'air d'un bon zig.

— Je me faisais la même réflexion à votre propos.

— Eh bien, un verre de whiskey ?

— Je ne bois jamais de cela.

— Autre chose, en ce cas ?

— Non, je vous remercie.

— Fumez-vous ?

— Des cigarettes, oui.

— Ce n'est pas cela que je veux dire.

— Quoi alors ?

L'homme ne parlait qu'à mi-voix comme s'il eut peur que d'autres personnes entendisse sa conversation.

— Je vous demande si vous fumez l'opium ?

A diverses reprises, le Rossai avait entendu parler des fumeurs d'opium, qui lui avait en assuré, rêvent des choses enchantées.

A Bangkok déjà, car Taupin lui avait assuré qu'on fumait de l'opium, il s'était senti l'envie d'aller éprouver la force du narcotique dans quelque fumerie.

Il est fort naturel que cette envie lui revint, irrésistible, en entendant la proposition de l'étranger.

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Mais parce que je suis fumeur, moi, et qu'à la maison je fume parfois quelques pipes. Je voudrais vous initier, si vous le voulez !

— A vrai dire, fit le Rossai, je n'ai jamais fumé d'opium, mais je ne demanderais pas mieux que d'essayer.

— En ce cas, accompagnez-moi...

La méfiance du Rossai fut quelque peu éveillée par cette offre, mais l'envie de fumer la drogue enchantée fut plus forte que sa prudence, et il répondit :

— Je vous suis.

Tandis que l'étranger le conduisait par de multiples rues de traverse, le Rossai se disait :

— Qu'ai-je à craindre ? J'ai mon revolver sur moi, et je me suis souvent trouvé en présence d'animaux plus dangereux que cette espèce d'Anglais... Il faudrait avertir Steadily et les amis... Mais ils ne me lâcheraient pas... La malle-poste n'arrive à Bombay que demain soir, j'ai donc tout le temps... En avant, vive l'opium ! Je l'ai toujours dit, ils ne peuvent guère me faire plus que m'assassiner.

Ils débouchèrent dans une rue fort étroite, devant une maison qui avait l'aspect le plus ordinaire possible.

— Est-ce là que vous demeurez ? demanda le Rossai.

— Que non pas ! Je voulais d'abord vous conduire chez moi, mais je crois que nous serons plus à l'aise dans cette fumerie. Nous y avons tout ce qu'il nous faut et pour quelques sous nous aurons une chambre. N'ayez crainte, je m'occuperai de tout.

De la main, il frappa trois coups rapprochés contre la porte.

Une voix se fit entendre de l'intérieur de la maison, disant quelques mots dans une langue étrangère.

L'Anglais répondit de même.

La porte s'ouvrit.

Une vieille femme excessivement bossue, et le visage ridé comme une reinette, parut devant eux.

L'Anglais lui adressa la parole, ce qui déchaîna toute une conversation. Il finit par mettre quelques pièces dans la main de la vieille, et l'écarta. Puis, suivi du Rossai, il grimpa un escalier, qui semblait plutôt une échelle.

Ils se trouvaient dans une petite pièce. Les deux petites fenêtres étaient recouvertes de rideaux opaques, si bien qu'il était impossible au soleil de pénétrer dans la chambre.

Sur le sol étaient étendues des nattes de couleurs chantantes, et au centre se trouvait une petite lampe qui répandait une lumière fort faible.

Dans un coin, se trouvait une statuette, qui devait représenter un petit Hindou, habillé d'une robe blanche.

— Assieds-toi, fit l'Anglais, et il prit lui-même place sur une des nattes, à côté de la lampe.

Le Rossai l'imita.

L'étranger prononça quelques paroles d'une langue étrangère.

La statuette dans le coin s'anima tout à coup et s'approcha des deux hommes.

Le petit Hindou leur tendit à chacun une longue pipe en bambou.

D'un pot qu'il sortit d'une caisse dissimulée dans le parquet, il prit, à l'aide d'une aiguille recourbée, une goutte d'opium, qui, exposée à la lumière de la lampe, se mit à grésiller. Puis il déposa la goutte dans la pipe.

— Fume, à présent, fit l'Anglais.

Une volute de fumée bleue et odorante s'échappa des fourneaux de la pipe, et emplit la chambre.

Il sembla au Rossai qu'il était soulevé de terre, qu'il voguait dans les airs, tandis que des superbes paysages défilaient sous ses yeux, tandis qu'une douce musique lui emplissait les oreilles.

— Encore une pipe ? demanda l'Anglais.

Pas de réponse.

Le Rossai était déjà complètement étourdi par la substance abrutissante.

L'étranger fit signe au petit serviteur Hindou.

Celui-ci remit en place la cassette à opium, reprit les pipes et souffla la lampe. Il s'éloigna ensuite.

A son tour, l'Anglais se leva, écarta les rideaux des deux petites fenêtres, si bien que la petite chambre se trouva vivement éclairée.

Il considéra un moment le Rossai qui tout étourdi, était étendu à ses pieds.

— Comment est-il possible, murmura-t-il, que les gens placent tant de confiance dans le premier étranger venu qu'ils rencontrent, qu'ils l'accompagnent, et se laissent étourdir par lui, se donnent pieds et poings liés ! Combien déjà en ai-je apportés ici !

Vraiment, l'humanité ne demande qu'à être trompée.

Et puisqu'il en est ainsi, nous continuerons d'abuser de la légèreté des semblables que je trouve sur ma route.

Il s'agenouilla près du Rossai, et se mit à lui fouiller les poches.

Son visage s'assombrit.

Il fronça les sourcils.

— Serais-je attrapé moi-même, cette fois ? Je ne m'y attendais guère. Il est bien vêtu, et sans argent il ne peut résider à Bombay.

C'est peut-être le domestique d'un riche étranger.

Sans doute ! Mais tout cela n'empêche pas que je suis volé dans les grands prix.

Un revolver ordinaire... un paquet de cigarettes... un canif... et, dans un méchant porte-monnaie, tout au plus cinq francs en piécettes d'argent. J'ai à payer plus ici ! L'on ne m'attrappera plus ainsi.

Je répète la chose, l'appliquant cette fois à moi-même : l'homme ne demande qu'à être trompé !

Il mit en poche le revolver, le canif et le porte-monnaie, et jeta les cigarettes auprès du Rossai endormi.

— En te réveillant, tu pourras fumer encore ! fit-il.

Et il quitta la pièce.

Le Rossai dormait toujours...

Lorsque l'Anglais descendit, la vieille femme qui l'attendait, lui demanda :

— Celui de là haut, est-ce un de vos amis ?

— Je ne le connais point !

— C'est donc un étranger ?

— Oui.

— Doit-on le conduire chez lui ?

— Demande-le lui.

— Il ne vous intéresse pas ?

— Nullement. Je ne le connais point. Il y a deux heures à peine que je l'ai vu pour la première fois.

— Vendez-le moi !

L'Anglais regarda la femme d'un air interrogateur.

— Que voulez-vous dire ?

— Laissez-le ici.

— C'est ce que je fais.

— Soit. Mais ne dites jamais à personne, pas même au juge, que vous l'avez abandonné ici.

— Je ne demande pas mieux !

— Je vous donne, en sus de prix de l'opium, une livre !

— Que voulez-vous faire du garçon ?

— Cela me regarde.

— Soit ! Donnez-moi la livre !

— Mais jurez-moi devant votre Dieu de ne jamais parler de cette affaire.

La femme sortit un vieux morceau d'étoffe, qui se trouvait dans sa poche, et en sortit une pièce d'or.

William Percy Donaldon Campbell examina attentivement la pièce, comme s'il eut craint d'être trompé, et dit ensuite :

— A plus tard.

— Le ciel soit avec vous, fit la femme, en refermant la porte au verrou.

Elle jeta un cri, et le petit Hindou qui avait servi les fumeurs, accourut.

La chipie lui dit quelques mots et le petit s'élança vers une porte de derrière, qui, par un jardin, donnait accès à une petite ruelle.

La femme gravit l'escalier.

Le Rossai rêvait toujours...

La vieille prit une mince cordelette de soie, et ligotta dextrement notre ami.

Elle posa un mouchoir de soie à côté du visage du dormeur, tandis qu'un sourire sardonique plissait son visage.

— S'il veut crier, on n'a qu'à le baillonner ! fit-elle.

Elle s'assit sur le sol, à côté du Rossai ligotté, et ferma les yeux.

En attendant que le petit revint, il lui était possible de faire un somme.

Nul danger n'était à craindre.

L'Anglais était parti, muni, en guise de viatique, de sa livre sterling, et le jeune homme était là.

Tout à coup elle ouvrit les yeux, comme si une chose terrifiante l'eut réveillée, car ses yeux expriment de la crainte et de l'horreur.

Ne savait-on pas que ce jeune homme était ici ? N'avait-il pas

d'amis dans la ville ? Elle avait oublié de demander cela à l'Anglais.

Si les amis du dormeur venaient le chercher ? S'il avait déjà disparu, elle s'en souciait moins. Elle n'avait qu'à dire qu'elle n'avait vu personne répondant à ce signalement !

Mais si quelque venait demander où était le garnement ?

Elle n'ouvrirait pas !

Mais il reviendrait en compagnie de policiers ! Et elle n'était pas en odeur de sainteté auprès de ces derniers.

Elle entendit du bruit sur l'escalier, et elle s'élança vers la porte de la chambrette.

Un homme se trouvait devant elle, vêtu à l'Européenne, d'une façon sobre et riche tout à la fois, à la coutume des riches négociants anglais. Mais dès qu'on voyait le visage de l'homme et ses yeux sombres, on savait que sous cet accoutrement européen se cachait un hindou.

La femme se jeta sur les genoux, se prosterna, et éleva les mains en forme de coupe.

— Lève-toi, vieille chipie, fit l'homme.

La femme obéit.

— Pourquoi parler si rudement à votre servante ? demanda-t-elle d'une voix douce.

— Dois-je te donner mes raisons ?

Elle inclina la tête.

L'homme regarda distraitement le plafond de la petite pièce et semblait n'avoir pas remarqué le jeune homme endormi.

— Que veux-tu de moi ?.. Pourquoi m'avoir fait appeler ?

La femme recula de quelques pas et désigna du doigt le corps du Rossai.

— Opium ? demanda l'Hindou.

Elle ricana :

— Evidemment.

— Un beau garçon, bien bâti...

— C'est que je me suis dit.

— C'est bon... j'ai deux serviteurs ici... décampe, toi !

Mais la femme n'obéit point. Au contraire, elle se plaça devant le dormeur, comme si elle eut voulu le défendre contre les attaques de l'Hindou.

— Décampe ! répéta celui-ci.

La femme secoua négativement la tête.

— Le prix ? demanda-t-elle.

— Comme toujours, tu le connais !

Elle répéta son signe négatif, deux, trois fois.

— Que signifie cela ?

— Il me coûte quatre livres.

— Tu mens.

— Il y avait un escroc auprès de lui, et j'ai dû le payer. Je ne porte pas même l'opium en compte...

— Je te connais... Ce serait la première fois que tu oublierais de porter quelque chose en compte... allons, pour une fois je veux te croire, ou, du moins, faire semblant de te croire.. Tu auras tes quatre livres..

— Et rien pour les bons soins?... Et pas un farthing pour les dangers que je coure?

— Des dangers?... Toi?... Décampo, car je perds ici un temps précieux.

— Cinq livres, fit la mégère.

— Comment? Cinq livres? Jamais je ne...

Mais il semble brusquement changer d'avis.

— Soit! fit-il, tu auras cinq livres. Hors d'ici, pour de bon, cette fois, et appelle mes serviteurs.

La vieille s'éloigna.

Le Rossai venait d'être vendu pour un peu plus de cent-vingt-cinq francs.

L'hindou s'approcha du dormeur et le considéra avec attention.

Un beau garçon! Quelque belle offrande!

— murmura-t-il.

Deux hommes entrèrent dans la chambrette.

Ils portaient un sac, qu'ils déroulèrent et posèrent sur le sol.

Ensuite, sur un signe de l'hindou, ils haillonnèrent le Rossai, et le fourrèrent dans le sac. Ils enlevèrent le paquet, et, par la porte de derrière, le portèrent vers la ruelle, où se trouvait une espèce de chaise à porteur.

L'un y déposa le Rossai, et ensuite les deux hommes saisirent le brancard et s'éloignèrent à grandes enjambées.

L'hindou revint vers la mégère, lui donna les cinq pièces d'or qu'elle avait demandées, et quitta l'habitation, par la porte principale.

. . .

— Je voudrais bien savoir, fit Taupin, s'adressant à Jeannot, où le Rossai a planté sa tente!... Voilà plus d'une heure qu'il est parti.

— Curieux comme toujours, il se sera mis à inspecter l'hôtel, des caves jusqu'au grenier.

— Dans ce laps de temps, l'on peut inspecter au moins une demi-douzaine d'hôtels!

— Oui.. mais il lui faut examiner tout de près...

— Nous irons voir où il s'est terré!

— Oui.. ce sera, après tout, un passe-temps.

Ils fouillèrent l'hôtel, sans trouver trace du Rossai ! Nul ne put donner la moindre explication, ni même émettre la moindre supposition.

— Pourvu qu'il n'ait pas quitté l'hôtel ! se dit Taupin.

— En ce cas, il nous aurait prévenus, sans doute !

— Nous ne l'aurions pas laissé partir, tu n'en doutes pas ! Il le sait d'ailleurs aussi, et c'est pour cela qu'il est parti sans rien dire.

— Qui le dira ? Nul ne l'a rencontré ici !

Ils allèrent trouver Limiet et lui dirent que le Rossai ne se trouvait plus à l'hôtel.

— S'il n'y est plus, répondit celui-ci, c'est qu'il sera dehors.

— Je m'en doute ! répondit Taupin. Il faut qu'on soit dans une habitation, ou qu'on soit dehors.

— En ce cas, il faut le chercher au dehors, répondit Limiet, sans sourciller.

— S'il est sorti, il finira bien par revenir, dit Jeannot.

— Qui sait, en compagnie de la peste ! On lui a formellement enjoint de rester à l'hôtel.

— Oui, mais le Rossai n'a peur de rien, et est curieux comme tout. Mais il n'en fut rien...

Vers le soir, comme le Rossai n'avait pas reparu, Jeannot, les larmes aux yeux, proposa d'opérer des recherches en ville.

Il était certain, à présent, que son ami avait quitté l'hôtel et qu'il était retenu loin du gîte.

— Je suis prêt à commencer les recherches, fit Limiet, la peste ne m'inspire nulle crainte, même légère.

— J'en suis, fit Taupin. Le Rossai a découvert mon diamant, j'aiderai à découvrir le Rossai.

— Vous voulez commencer des recherches, fit Mr. Steadily, et vous ne savez pas même la direction qu'il a prise...

Bombay est une ville assez étendue, et vous ne connaissez pas la route ! Et cela vers le soir, alors qu'il fera bientôt obscur partout. Il faut avouer avec moi que c'est de la stupidité !

Qui sait si le Rossai ne reviendra pas à l'hôtel, vers la tombée de la nuit ?

S'il ne revient pas, vous pourriez vous mettre en quête dès demain. Je vous donnerai alors une lettre pour le gouverneur pour lui demander aide et assistance. Car vous seuls, malgré toute votre bonne volonté, vous ne pourrez rien faire.

Il y avait rien à répliquer à ces judicieuses paroles, et l'on décida donc d'attendre le lendemain matin.

Cette nuit, les voyageurs dormirent peu et fort mal, et le crépuscule durait encore, que tous, y compris Mister Steadily, étaient prêts à se mettre à la recherche de leur camarade disparu.

— Je vous accompagne, fit l'Anglais. Je suis également d'avis

qu'il a dû arriver malheur au Rossai et que tous les moyens doivent être mis en œuvre pour le retrouver au plus tôt.

Un serviteur va nous mener auprès du chef de la police qui nous dira s'il n'y a pas d'accident qui se soit produit hier, si le Rossai ne se trouve pas à l'hôpital, si l'on ne sait rien de lui...

Après que le déjeuner eut été servi, auquel il fut peu fait honneur, l'on se rendit auprès du chef de la police.

Mais le fonctionnaire ne put donner la moindre indication au sujet du Rossai.

La veille, nul accident ne s'était produit, dont un Européen avait été la victime, et parmi les pestiférés ne se trouvait pas un seul blanc.

Le fonctionnaire promit de mettre immédiatement tout en œuvre pour découvrir le disparu.

Steadily et ses deux camarades se rendirent dans l'hôtel du gouverneur. On les fit attendre longtemps, et le portier refusa même d'introduire auprès de son maître, à cette heure matinale, des gens qu'il ne connaissait point.

Heureusement un employé de l'hôtel parut, et après que Steadily lui eut remis sa carte, ils furent aussitôt introduits dans une salle d'attente, tandis que l'obligeant employé allait prévenir le gouverneur.

Peu après, ce haut fonctionnaire, enveloppé d'une robe de chambre, les yeux tout ensommeillés, parut, et invita nos amis à le suivre dans son cabinet.

— Quel événement me procure l'honneur, mon cher lord, de vous recevoir si tôt ? demanda-t-il.

En quelques phrases brèves, Steadily mit l'homme au courant.

Le gouverneur réfléchit profondément, et fit ensuite, en secouant la tête :

— Voilà un événement fâcheux, qui pourrait vous occasionner bien des ennuis.

— Comment cela ?

— N'ai-je pas appris que vous comptiez reprendre le large dès l'arrivée du courrier européen à Bombay ?

— C'est mon intention.

— La chose me semble impossible.

— Et pourquoi cela ?

— A présent que la police s'occupe de l'affaire l'on ne vous laissera pas partir, avant qu'elle ne soit pas élucidée.

— On peut m'interdire de quitter Bombay, parce que mon domestique a disparu ?

— Parfaitement, et on le fera, à moins que l'on fasse exception pour vous, à cause de votre personnalité.

— Je l'espère.

— Je me mets en tous cas à votre entière disposition. Je vous ai fait remarquer la chose parce qu'il y a une couple de mois, un négociant anglais, qui se trouvait ici avec son frère, fut retenu plusieurs jours à Bombay, à cause de la disparition de ce frère.

— Et a-t-on retrouvé ses traces ?

— Non.

— Vous dites cela d'une façon si calme, mon cher monsieur, que s'il s'agissait d'une affaire toute simple.

— C'est bien le cas.

— Il disparaît donc un homme à Bombay sans que l'on semble s'en inquiéter. Et des Européens encore ?

— C'est bien aux Européens que je fais allusion. Il est matériellement impossible de s'occuper des indigènes qui disparaissent.

— Nous aussi, nous courons donc des dangers ?

— Si vous restez réunis, je ne le crois guère..

Les derniers mois, sont seuls disparus les blancs qui se risquent seuls dans les rues...

Se risquer... c'est beaucoup dire, car dans les rues de Bombay, la sécurité est compacte. Mais nul ne sait ce qui se passe, mais les blancs ne réintègrent plus leur hôtel, et les efforts de la police restent impuissants.

— La terre ne s'ouvre pas sous leurs pas, j'imagine !

— Sans doute ! Sans doute !

— Il faut donc qu'il existe une association de voleurs, dont les membres attirent les étrangers pour les voler et les tuer, intervint Limiet.

— C'est que ce que nous avons supposés, nous aussi, mon cher Monsieur, mais jamais nous n'avons pu découvrir trace de pareille association.

— En ce cas, fit Limiet, il ne nous reste qu'à la découvrir nous mêmes, car je suis persuadé que nous avons affaire à des bandits.

— Notre police ne le croit pas.

— Raison de plus pour me faire croire ce que je viens de dire... fit Limiet... Pourrais-je connaître les résultats des recherches effectuées par la police durant l'année en cours ? Ce serait là un renseignement qui me serait fort utile dans les recherches que je vais entreprendre.

— Mais que voulez-vous faire ? s'informa Mr. Steadily.

— Retrouver le Rossai mort ou vif... Si vous le désirez Mr. Steadily, vous pourriez partir avec Jeannot et Taupin, à condition que vous me promettiez de conduire le petit auprès de sa mère. Comme vous le savez, j'ai à effacer un vilain souvenir, et je veux le faire en retrouvant le Rossai.

— Qu'en dis-tu, Taupin ?

— Assurément, fut la réponse, et je reste ici pour t'aider.

— Moi aussi, fit Jeannot.

— Je vois bien, Steadily, que vous avez déjà conspiré pour me garder ici, moi aussi... Soit, la Victoria attendra. Si cela continue de la sorte, je ne rentrerai jamais à Londres.

— Huit jours me suffiront pour mettre tout Bombay sous dessus fit Limiet. Si vous m'accordez ce délai, Monsieur, j'espère pouvoir rentrer avec vous en Europe.

— Et avec le Rossai ? demanda Jeannot.

— S'il vit, assurément !

— Je crois que vous comptez trop sur votre expérience personnelle, fit le gouverneur, à qui Steadily avait déjà fait observer que Limiet était un détective. Bombay vous sera un dédale, qui vous égarera... Vous ne connaissez pas la ville.

— Je la connaîtrai bien vite... pourvu que l'on me donne un guide qui connaisse les habitants et qui soit à la hauteur des moindres replis et recoins de la ville... En ce cas, nous trouverons vite une piste.

— Si vous le désirez, je mettrai un de mes serviteurs à votre disposition. Il connaît la ville comme sa poche et sait quel genre de population niche dans tel quartier.

— Je vous en serais infiniment reconnaissant, Monsieur le Gouverneur. Me serait-il possible de voir cet homme, tout à l'heure ?

— A l'instant même, si vous le désirez !

Le gouverneur posa le doigt sur une sonnerie électrique, et dit au serviteur qui entra aussitôt :

— Dites à Kornhor de venir immédiatement ici.

— C'est un indigène ? demanda Limiet.

— Un Hindou pur sang, mais, depuis sa prime jeunesse il a fréquenté dans les familles anglaises, il a habité longtemps Londres, et par conséquent, il est très civilisé et instruit, pour un indigène. Il m'est fidèle, comme un chien.

Kornhor, dont le gouverneur venait de faire l'éloge en ces termes, parut en ce moment.

Le gouverneur lui adressa les paroles suivantes :

— Kornhor, j'ai à te demander quelque chose, qui vous permettra de prouver à ces messieurs que tu es un homme intelligent.

Un large sourire découvrit les dents blanches de l'Hindou qui répondit :

— Je ferai de mon mieux.

— Je n'en doute pas, mais il s'agit d'une affaire fort compliquée.

Et, en quelques mots, il lui fit part de la disparition du Rossai et des intentions de Limiet.

— Le rechercher ici ! s'écria Kornhor... sans avoir la moindre indication... sans posséder la moindre indice !... Monsieur connaît-il la ville ?

— Non.

— Vous reconnaissez que la chose est impossible !

— Mais non, répondit Limiet, à des conditions que vous vouliez bien m'aider.

— Vous pouvez compter sur moi comme sur vous-même. Que m'ordonnez-vous de faire ?

— Non, non ! répliqua Limiet, je ne veux rien vous ordonner. Je vous veux comme collaborateur... C'est pourquoi je désire vous consulter.

— Que désirez-vous savoir ?

— Dites-moi donc, ce qui, d'après vous, a été le sort des blancs, qui, depuis quelque temps, ont disparu si mystérieusement, sans laisser de traces.

— Ils ont été volés.

— Où cela !

— Le sais-je ?

— N'avez-vous point de soupçons ?

— Assurément... d'après moi, l'on attire les étrangers dans quelque tanière, sans doute dans une fumerie d'opium, où on les étourdit, pour pouvoir d'autant plus facilement les voler.

— Il faudra orienter nos recherches dans ce sens.

— Soit, mais il faudrait d'abord connaître toutes les fumeries, et je vous assure qu'elles sont nombreuses !... Le chef de la police pourrait nous aider quant à cela.

— Je préférerais ne pas mêler la police officielle à la chose... l'on ne sait jamais qu'elle confiance on peut donner à ces gens.

— Comme vous le voudrez.

Et, s'adressant au gouverneur.

— Si son excellence voulait demander la liste des fumeries à l'administration locale...

— Cela sera fait immédiatement.

— Entretiens, nous pourrions déjà nous mettre en quête, fit Limiet.

— Pouvons-nous t'être utile ? demanda Taupin.

— Vous me ferez plaisir, tous, en rentrant à l'hôtel et en y attendant ma venue... Nous ignorons totalement ce qui s'est passé et devons éviter avant tout d'éveiller l'attention des coquins qui ont mis la main sur le Rossai et qui le séquestrent peut-être encore, ou qui l'ont tué.

Nos amis prirent congé du gouverneur.

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S^t Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite	4
Un enfant volé.	8
En route !	13
Une nouvelle existence	21
L'émule de Sherlock Holmes	28
John M. Steadily et son domestique	33
Nouveau retard.	40
Le hasard et Monsieur Limiet	46
Le yacht « The Sea Mew »	73
Le crime du Capitaine Onion	85
La tempête	101
Où Monsieur Limiet reparait	112
Une aventure de Taupin.	124
Une découverte du Rossai	142
Dix mètres de laiton	150
Le nouveau sultan des Ouyambas	168
C'était écrit...	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute	202
Le bot de Mister John Steadily.	217
Un étrange Anglais	225
L'Avenir du Rossai.	240
Au camp boer	240
Où Jeannot devient un héros	264
Où était resté Monsieur Limiet	273
Vers le pôle Sud !	286
Le pôle Sud	310
Le Roi du pôle Sud	323
L'histoire du docteur Emile Dorango	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique	344
Vers l'Océan !	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit	371
Paul Potard et le trésor	400
Vers Auckland !	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé	431
Ce qui se passa à Bangkok	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions	458
Où le Rossai s'égare	475
Chez les étranglens	490
Le gamin des rues et la bouquetière	507
Kaerloff, le nihiliste	534
Un nouveau Robinson Crusoë	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria	586
Aux mains des Russes	608
A Londres	624
Une femme de cœur	630
Les hannis	656
Le plan échoué	702
Libres !	727
Une vieille connaissance	737
A Kobdo	748
Une aventure à Kasgar	752
Les aventures de Paul Potard	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet	766
A Liège	792
Tout est bien qui finit bien	798
